

LA QUESTION DU MAL

Entretien avec Susan NEIMAN

*La question du mal est une pierre d'achoppement pour la philosophie. Dans son dernier ouvrage traduit en français *Penser le mal (Premier Parallèle, 2022)*, la philosophe américaine Susan Neiman montre le choc existentiel que représentent les expériences diverses et ordinaires du mal. Qu'il soit naturel ou moral, subi ou commis, le mal provoque la pensée et suscite l'interrogation sur le sens même de l'existence. Il est par excellence une grande question philosophique qui fait corps avec l'histoire de la philosophie en Europe.*

Dans quelle mesure le tremblement de terre qui s'est produit à Lisbonne au XVIII^e siècle marque-t-il une rupture dans l'histoire de la pensée du mal ?

■ **Susan Neiman** : Il faut bien comprendre que la Lisbonne de 1755 n'était pas la Lisbonne actuelle. C'était l'une des villes les plus grandes et les plus riches du monde, comparable au Paris ou au Londres d'aujourd'hui. À vrai dire, elle ne s'est jamais vraiment remise de ce tremblement de terre. Vous pouvez imaginer le choc qui se produirait si Paris, Londres ou New York étaient soudainement détruites... Jusqu'au tremblement de terre de Lisbonne, les gens divisaient les maux en deux catégories : les maux naturels et les maux moraux. Les personnes très dévotes supposaient qu'il existait un lien direct entre eux.

Les maux naturels – par exemple, les tremblements de terre, les fléaux ou les volcans – étaient considérés comme une punition de Dieu pour le mal que l'on avait commis. Notons que cette idée est

encore très répandue chez nombre d'entre nous, croyants éclairés ou non. Lorsque quelque chose va mal dans notre vie et que nous n'en comprenons pas la raison, nous préférons pour la plupart d'entre nous penser que Dieu nous punit pour un de nos actes, plutôt que d'accepter l'idée que ce malheur n'a pas de sens. Nous préférons la culpabilité à l'absence de sens. Ainsi, pour les personnes dévotes, un Dieu intervenait dans les affaires quotidiennes et punissait les uns et les autres. Comme le disent les amis de Job dans ce livre éponyme de l'Ancien Testament, qui marque selon moi le début de la philosophie en ce qu'il traite de cette question, il y a une relation directe entre le péché et la souffrance.

Au XVIII^e siècle, la révolution scientifique d'Isaac Newton (1643-1727) a marqué un tournant philosophique et anthropologique. On a alors vu les individus dotés d'un esprit ou d'une culture scientifiques se détourner de la religion traditionnelle pour se rapprocher du déisme. Il y avait bien un Créateur, mais il était si parfait et avait donné une création si parfaite qu'il n'avait pas besoin d'intervenir. Le monde était comme une montre merveilleuse, fabriquée par un horloger : telle était la métaphore de l'époque. La montre ne tombait jamais en panne. Rien ne tournait jamais mal. Un tel Dieu était bien meilleur qu'un Dieu qui ne cesse d'entrer et de sortir du système pour le réparer.

On a parlé du tremblement de terre de Lisbonne dans toute l'Europe. Les religieux traditionnels n'étaient pas du tout inquiets, car ils voyaient dans l'événement une nouvelle preuve du fait que le monde est mystérieux, que les voies de Dieu sont impénétrables. Ils considéraient le tremblement de terre comme une réaction vis-à-vis des Lumières : l'heure était venue de se repentir. En fait, nombreux étaient ceux à y voir une mise en garde relativement inoffensive, annonçant le tremblement de terre d'après. La chose la plus importante à faire était donc de se repentir.

À l'époque, le Portugal était dirigé par le marquis de Pombal (1699-1782). Chef du gouvernement du roi, il a joué un rôle crucial. Il pensait qu'il était très important de donner au tremblement de terre une explication naturelle et de gérer la situation ici-bas. Comment ? En s'assurant de faire tout ce que peuvent faire les êtres humains : enterrer les morts pour éviter la propagation des maladies, garantir de la nourriture pour tous, faire en sorte que les journaux soient imprimés à temps pour éviter les rumeurs. Pombal vou-

lait ag
Lorsqu
Lisbor

Il a
très co
mysté
repent
événe
l'a em
dont
lien,

(1694

renvc

était

péche

quoi,

incap

d'aba

din e

signi

à lui

sign

conc

mer

s'élc

pas,

de r

Nev

Seu

bor

d'i

qu

tra

pe

na'

liv

XV

lait agir selon les idées des Lumières et reconstruire Lisbonne. Lorsque vous allez à Lisbonne aujourd'hui, ce que vous voyez est la Lisbonne de Pombal.

Il a gagné la bataille intellectuelle contre un prédicateur religieux très conservateur qui répandait l'idée que les voies de Dieu étaient mystérieuses, que la pire apocalypse était à venir, qu'il fallait se repentir... La vision de la situation qu'avait Pombal – l'idée que les événements naturels n'ont pas d'autre signification qu'eux-mêmes – l'a emporté : il y a des choses que l'on peut essayer de prévenir ou dont on peut essayer de prévenir les pires effets, mais il n'y a pas de lien, dans la vie publique, entre le péché et la souffrance. Voltaire (1694-1778), lui, était dévasté, et je trouve très intéressant qu'il ait été renvoyé à cette ancienne association entre péché et souffrance. Il était indigné. Les habitants de Lisbonne n'étaient pas de plus grands pécheurs que les habitants de Paris ou de Londres, disait-il. Pourquoi, alors, une telle catastrophe s'était-elle produite ? Si la raison est incapable de l'expliquer, alors elle ne peut rien expliquer. Et Voltaire d'abandonner la raison. C'est la leçon de *Candide* : cultivez votre jardin et renoncez aux incommensurables pensées métaphysiques sur la signification des choses. Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) a, quant à lui, pris une autre direction. Il a commencé à réfléchir à ce que cela signifiait de se concentrer sur le mal moral et de se pencher sur les conditions sociales qui font de meilleurs citoyens, sur les environnements éducatifs qui façonnent des êtres humains bons et droits, s'éloignant complètement de la réflexion sur le mal naturel qui n'est pas, lui, entre nos mains. Concentrons-nous donc sur ce qui dépend de nous. C'est la raison pour laquelle on peut appeler Rousseau « le Newton de l'esprit », ce que tout le monde voulait être à l'époque. Seul Rousseau y est parvenu.

Donc, ce qui se joue à l'occasion du tremblement de terre de Lisbonne, c'est le début d'une vision moderne selon laquelle il faut cesser d'interpréter le monde naturel comme un ensemble de signes indiquant les desseins de Dieu ou de qui que ce soit. Il s'agit désormais de traiter le monde de manière scientifique. Aujourd'hui, lorsque nous pensons au mal, nous pensons au mal humain ; l'expression « mal naturel » a d'ailleurs pratiquement disparu de notre vocabulaire.

Les lecteurs ont été très choqués par la première phrase de mon livre, qui dit que le tremblement de terre de Lisbonne a été au XVIII^e siècle ce qu'Auschwitz a été au XX^e siècle : on a l'impression

qu'il s'agit de deux catégories complètement différentes. Mais elles ne le sont pas au départ, elles sont devenues différentes par la suite. Je pense qu'il est très intéressant d'examiner comment s'est opérée cette transformation.

L'autre grande rupture dans la réflexion sur le mal est, en effet, résumée par Auschwitz. Pourquoi est-il devenu à la fois la figure du « mal absolu » et de la « banalité du mal » ?

■ S. Neiman : Je tiens à préciser dès le départ que je ne suis pas de ceux qui considèrent Auschwitz comme le pire mal qui soit. Il est, à mon sens, absurde d'essayer de classer les maux sur une échelle. Le fait qu'Auschwitz ait fini par capter notre attention dans le monde moderne n'est certes pas tout à fait accidentel mais pas pour autant essentiel. La Première Guerre mondiale, théâtre de destructions massives qui semblaient incompréhensibles, a marqué le début de l'effondrement de l'idée selon laquelle les mauvaises actions sont causées par des personnes mal intentionnées. C'est à ce moment-là que tout le monde a parlé de l'effondrement du monde moderne.

À bien des égards, je suis d'accord avec le philosophe Günther Anders (1902-1992) lorsqu'il écrit qu'il faut avoir le cœur plus dur pour pousser un enfant dans une chambre à gaz que pour lâcher une bombe à Hiroshima sur ce même enfant. Mais en termes de conséquences pour l'humanité, Hiroshima a eu des conséquences plus néfastes. Je pense que c'est une distinction juste. La raison pour laquelle les gens ont moins parlé de Hiroshima que d'Auschwitz est en fait due à un mensonge perpétré par le gouvernement américain, selon lequel la bombe était un mal nécessaire pour mettre fin à la guerre et sauver des milliers ou des millions de vies. Les historiens savent aujourd'hui que c'est totalement faux. En août 1945, le président Harry Truman (1884-1972) l'a d'ailleurs reconnu en première page du *New York Times*.

D'une certaine manière, je pense que l'accent mis sur Auschwitz s'est soldé par un échec. Il est devenu l'étalon-or par rapport auquel tout le reste paraît dérisoire. Ce qui me semble important à noter à propos d'Auschwitz, c'est ce qu'Hannah Arendt a souligné dans son livre, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* (Viking Press, 1963). Les historiens ont montré qu'Adolf Eichmann (1906-1962) n'était pas celui qu'Hannah Arendt a représenté : il était pro-

fondément antisémite et il jouait un rôle pour tenter de sauver sa vie. Mais cette lecture est fondée sur des preuves qu'Arendt ne pouvait pas avoir à l'époque. Je continue par ailleurs de penser que sa conclusion est correcte, à savoir que, sans ces millions de personnes qui ont agi de la manière décrite par Eichmann, l'holocauste n'aurait pas pu avoir lieu : ces millions de personnes qui n'avaient pas de mauvaises intentions, qui n'agissaient pas par haine, par sadisme ou autre, mais simplement parce qu'elles voulaient garder leur emploi et que tout le monde agissait ainsi. Comme le disait Emmanuel Kant (1724-1804) en 1780 : pourquoi se donner la peine de penser par soi-même quand vous avez des gens qui pensent pour vous ? Les gens ont simplement accepté un régime qui a fini par assassiner des millions de personnes. Je pense que c'est un point crucial et que l'essai *Eichmann à Jérusalem* est l'un des livres philosophiques les plus importants du XX^e siècle. Il y a bien des individus dotés de mauvaises intentions qui déclenchent des guerres et commettent des crimes mais, sans la coopération de millions de personnes dénuées de réelles mauvaises intentions, des tyrans comme Adolf Hitler ou Vladimir Poutine aujourd'hui n'arriveraient à rien.

Pour certains, la possibilité d'une foi religieuse, d'une foi même dans la raison ou dans la poésie¹, est morte à Auschwitz, comme s'il y avait là une pierre d'achoppement pour l'idée même de civilisation. Qu'en pensez-vous ?

■ S. Neiman : Oui, il y a beaucoup de gens qui ont dit avoir perdu la foi en toute chose à Auschwitz ou, d'ailleurs, dans d'autres lieux de mort. Je les ai rencontrés. C'est peut-être la principale chose que j'aime chez Jean Améry (1912-1978), qui est l'un de mes héros intellectuels. Il a passé deux ans à Auschwitz et en a livré un récit dévastateur. Pourtant, il ne s'agit pas d'un récit macabre. Il parle de la perte de la foi intellectuelle en tout ce à quoi il croyait. Il a toujours été athée, mais il avait une foi profonde en l'humanisme. Il parle de la façon dont cette foi semblait insensée face à la réalité. La possibilité qu'une idée ou qu'un vers de poésie puisse transcender la réalité s'est effondrée face à l'horreur de cette réalité qu'était Auschwitz. Il décrit donc ce processus de perte de foi d'une manière philoso-

1. Voir, dans ce numéro, Emmanuel Godo, « La poésie face au Mal », pp. 99-100.

phique beaucoup plus profonde qu'un philosophe professionnel. Ensuite, il a passé le reste de sa vie à défendre les Lumières : il a écrit quelques-unes des plus belles défenses des Lumières que l'on n'ait jamais écrites au XX^e siècle. C'est notre seul espoir, nous dit-il : soit nous abandonnons tout espoir pour l'humanité, soit nous devons nous accrocher aux idéaux des Lumières. Améry est un intellectuel déchiré par la question du mal : comment pouvons-nous regarder certaines des pires choses que l'humanité produit et maintenir fondamentalement la foi en l'humanité ? Cela peut paraître trivial de dire qu'il y a des jours où l'on peut et d'autres où l'on ne peut pas. Je pense cependant que cette question est juste. Maintenir l'espoir est une décision humaine. Il y a des personnes pour lesquelles cette décision est assez naturelle. Mais il est peu probable que quiconque regarde longuement et attentivement le monde, tel qu'il est, trouve facile de garder foi en l'humanité. C'est un acte de la volonté, une sorte d'action morale et politique. L'idée kantienne de la raison consiste à garder un œil sur ce que le monde devrait être, indépendamment de ce qu'il est, comme je l'ai écrit dans mon dernier livre publié en français, *Grandir* (Premier Parallèle, 2021). Être adulte consiste à garder un œil sur la façon dont le monde est et un autre sur la façon dont il devrait être. La maturité relève de cette tension assumée entre idéalisme et réalisme. Dans *Eichmann à Jérusalem*, il y a ce très beau passage où Arendt parle d'un soldat nommé Anton Schmid. C'était un soldat de la Wehrmacht, qui a activement aidé les partisans à résister au massacre. Il a été découvert et exécuté. Arendt utilise alors une légende juive, la légende des trente-six justes : à tout moment, il y a trente-six justes et Dieu maintient le monde pour eux. Vous ne savez pas qui ils sont et qui ils pourraient être : ils pourraient être des rois, des mendiants, n'importe qui. Mais ce sont des gens qui sont parfaitement justes et cela suffit à sauver le monde. Il a existé de nombreux Eichmann, mais il y a eu aussi un Anton Schmid et, tant qu'il y a des gens qui agissent de manière vertueuse, cela suffit à sauver le monde. C'est peu comme témoignage d'espoir, mais il est le seul que nous ayons.

Dans l'ère que nous appelons l'Anthropocène, la différence entre le mal naturel et le mal moral ne s'estompe-t-elle pas à nouveau, puisque l'action humaine participe à l'avènement de catastrophes naturelles en lien avec le changement climatique ?

■ S. Neiman : C'est absolument fascinant de voir que nous avons bouclé la boucle. Il n'y a plus de distinction claire entre le mal moral et le mal naturel : elle n'a plus aucun sens. Les affirmations d'Arendt sur la banalité du mal sont ici particulièrement pertinentes. Je pense que la plupart de ceux qui ont contribué à la crise climatique n'avaient absolument aucune idée de ce qu'ils faisaient. Mais il s'agissait bien d'un cas d'inconscience, car les avertissements se sont succédé. S'il y avait eu une volonté d'agir, il y a quelques décennies, et si, par exemple, Al Gore était devenu président des États-Unis en 2000, nous serions dans une situation bien moins grave que celle que nous connaissons aujourd'hui, car nous aurions eu une puissance dirigeante qui aurait poussé à une réponse énergique alors qu'il était encore temps de changer quelque chose. Nous devons sérieusement faire face au fait que nous vivons dans une économie fondée sur la production de biens qui sont conçus pour s'autodétruire et se répandre sur la Terre. Si cette logique ne change pas, nous ne nous sauverons pas.

On parle de la crise climatique et, au même moment, on s'inquiète de n'avoir eu que 2 % de croissance l'année écoulée. Or la croissance consiste simplement à produire plus de choses ! Et le terme n'est pas connoté péjorativement. J'ai essayé de réfléchir à un autre terme qui pourrait fonctionner. Aussi bien en anglais qu'en allemand, les deux langues dans lesquelles je travaille, la croissance a une connotation parfaitement positive, ce qui n'est pas le cas du mot « durabilité » ou, en allemand, « *Nachhaltigkeit* ». Tant que nous n'aurons pas changé notre façon de penser notre système de production – et il n'est pas certain que nous y parvenions à temps –, nous ne pourrions pas faire face à la crise climatique.

Vous situez votre histoire de la pensée du mal dans une perspective accessible aux philosophes non professionnels. Pourquoi ce souci d'élaborer une philosophie qui s'adresse au plus grand nombre est-il si important ?

■ S. Neiman : Je crois que nous faisons tous de la philosophie. Les enfants, par exemple, ne cessent de poser des questions philosophiques. Souvent, des parents ou des enseignants fatigués leur intiment de se taire, tout simplement parce qu'ils n'ont pas les réponses et refusent de le reconnaître. Même le tout petit enfant qui dit que « ce n'est pas

juste » est sur le point de soulever le problème du mal... Nous cultivons cette idée forte de l'équité, qui veut que le bonheur et la vertu soient équilibrés : si vous vivez dans la droiture, vous devriez être heureux et, si vous vous comportez mal, vous devriez en subir les conséquences. C'est logique pour la raison humaine. Le mal surgit lorsque ces deux pôles sont profondément déséquilibrés. Or, ils le sont dans le monde dans son ensemble. Parfois, ils coïncident, parfois, ils sont en équilibre, mais ils sont plus souvent déséquilibrés.

Propos recueillis par François EUVÉ et Nathalie SARTHOU-LAJUS.



Retrouvez le dossier « Essais philosophiques »
sur www.revue-etudes.com